

fiquants européens ; quand l'endroit ne leur permettait pas de voler à ceux-ci leur cargaison, ou de les plonger au fond du fleuve. Les puissances étrangères en face de ces déprédations quotidiennes, menacèrent de venger elles-mêmes les violences faites à leurs nationaux, si la France restait plus longtemps inactive dans la punition de ces pirateries.

Le gouvernement français comprit enfin qu'il était de toute nécessité. Il obtint qu'une expédition mit fin à ce brigandage trop longtemps toléré, et envoya quelques centaines de soldats sous les ordres de l'infortuné commandant Henri Rivière. Comme d'habitude, en arrivant, on s'empare d'Hanoï : cette prise se fait le 26 mai 1883. Quelques jours plus tard, dans une sortie faite pour poursuivre les Annamites, Rivière s'étant séparé de ses soldats, tombe dans un guet-à-pens dressé presque au même endroit où Garnier avait été égorgé. La mort de Rivière fut douloureusement ressentie en France, et décida d'emblée les chambres à pousser vigoureusement les choses au Tonkin. Non-seulement on perdait un brillant officier de marine dans la personne du héros d'Hanoï, mais on se trouvait, en même temps, privé d'un politique rompu au métier ; les lettres aussi, comme le mentionnèrent les journaux, comptaient un écrivain charmant et délicat de moins. Aujourd'hui, si Garnier est vengé par les armes, nous croyons qu'avant peu on ne pourra manquer de reconnaître plus particulièrement le dévouement de ce patriote martyr des intérêts de son pays.

Toute la presse hostile à la France n'a pas perdu une seule occasion de critiquer la lenteur avec laquelle les ministres et les généraux ont procédé pour résoudre les difficultés. Mais les négociations entamées avec des diplomates aussi cauteleux que le marquis de Tseng,